l'exploitation des sables bitumineux si jamais une pénurie de pétrole brut sévissait à l'avenir (10); le développement du réseau de gazoducs qui relie les marchés canadiens les plus importants, ainsi que certains marchés stratégiques américains, aux producteurs albertains de gaz naturel (11). Enfin, dans la conclusion, l'auteur nous présente un témoignage sur les *rough necks*, les «cous burinés» de l'Alberta qui ont connu des conditions extrêmement difficiles pour développer les richesses pétrolières du Canada.

D'une façon générale, cette partie du livre est assez intéressante. C'est une histoire mal connue par la grande majorité des citoyens canadiens, et, pour cette raison, le livre mérite d'être lu. Le livre serait certainement utile en tant que ressource supplémentaire dans un cours de sciences humaines au niveau secondaire. Cependant, il importe d'être conscient des limites du livre. Nadine Mackenzie a souvent tendance à trop simplifier les positions prises par les divers intervenants dans les débats politiques touchant le développement ou l'exploitation du pétrole. Elle veut, par exemple, nous faire croire que les débats du Parlement canadien qui ont porté sur la construction des gazoducs au Canada étaient absurdes. De plus, beaucoup de détails inutiles dans le livre pourraient irriter les lecteurs qui s'intéressent moins à ce genre d'information. Elle nous raconte aussi que «Napoléon Coste fut le premier à piloter un bateau dans la traversée du canal» (p. 43). La référence à ce personnage manque de pertinence dans ce livre puisque c'est plutôt l'oeuvre de son fils qui intéresse l'histoire du pétrole. D'ailleurs, elle se laisse emporter par des incidents qui sont réellement hors sujet lorsqu'elle décrit la découverte des mines d'argent de Cobalt en Ontario. En somme, un livre qui pourrait être exploité pour d'éventuelles questions dans le jeu «Quelques arpens de piège»...

Léonard Rivard
Collège universitaire de Saint-Boniface

**MACKENZIE, Nadine (1993) *La seringue rouge*,
Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 133 p.**

Si le rédacteur en chef des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* ne nous avait pas poussée à écrire un compte rendu sur cet ouvrage, il est probable que nous ne l'aurions jamais ouvert.

En effet, la couverture répugne tout en transmettant une fausse idée de ce que contient le livre: elle fait penser à un livre d'horreur, à une sombre histoire où la terreur viendrait à chaque page d'une seringue rouge... On frissonne, rien qu'à penser à ce qu'une telle histoire aurait pu être!

Il n'y a rien de tout ceci pourtant dans le roman de Nadine Mackenzie qui est écrit dans un ton plutôt naïf, qui conviendrait mieux aux histoires d'aventure dont raffolent les adolescents qu'à un roman pour adultes. L'histoire, pourtant, est intéressante. Concentrée sur une vingtaine de pages, elle aurait pu faire une nouvelle d'un grande qualité littéraire: il s'y trouvait en effet tout ce qu'il fallait pour cela, une problématique soutenue par du suspense, une progression de la tension jusqu'à un point culminant dont la chute, à la dernière page, est terrible et sollicite une nouvelle interprétation de l'ensemble du livre. Tel que ce roman se présente cependant, les effets majeurs tombent, dilués sur plus de 130 pages! De plus, les titres donnés à chacun des chapitres anéantissent le suspense en annonçant à l'avance ce qui va s'y passer. Quant aux personnages, le docteur et sa femme surtout, ils sont fort peu crédibles. Ils n'ont aucune profondeur, aucune histoire, rien qui fasse d'eux autre chose que des pantins. Le personnage principal, Susie, quoique mieux présenté, ne parvient pas à nous faire éprouver l'angoisse qu'elle dit ressentir. Que faudrait-il donc à ce roman pour que nous puissions vibrer à l'unisson de ses personnages?

De même qu'il manque de la vie aux personnages du roman, il manque au style de nous surprendre et de nous accrocher. Le livre est «bien» écrit sans doute, si le terme «bien» s'applique à la correction grammaticale. En effet, nous sommes en présence d'un livre où l'auteur applique la norme linguistique à la lettre, incluant même, en plus des passés simples, le temps de la narration, une concordance des temps stricte au subjonctif imparfait. Malheureusement, cette norme est utilisée ici de façon servile et inefficace. Le style est correct, mais froid, administratif. Aucune sensibilité ne saurait passer.

Pour transmettre l'angoisse de Susie, il aurait fallu un style torturé. Les grands écrivains ont toujours su soumettre la norme à ce qu'ils voulaient exprimer. Ici, dans un contexte terrifiant d'expérimentation sur des foetus humains, comment peut-on rester au niveau de la simple narration? Il ne suffit pas

de dire que Susie a la nausée pour que le lecteur ressente cette nausée! Pour la lui faire éprouver, il aurait fallu que le style le choque, l'agresse. Dans ce roman, il y a donc entre le style et le contenu un décalage qui gêne tout au long de la lecture. Par ailleurs, le vrai personnage principal n'est pas Susie; c'est Col, qui aurait dû donner son nom au roman. C'est Col en effet le fil conducteur de toute l'histoire, le personnage sur lequel se cristallisent l'angoisse de Susie, les espoirs du savant et l'intérêt du lecteur.

Finalement, malgré ses lacunes, ce roman n'est pas un échec. Il sollicite la réflexion sur les rapports à établir entre l'éthique et la recherche scientifique, domaine d'actualité s'il en est. De tout temps, l'être humain a joué à l'apprenti-sorcier. De nos jours, plus encore qu'auparavant, nous devons nous demander où tout cela nous mènera. Le livre de Nadine Mackenzie apporte sa pierre à cette réflexion.

Marie-Christine Aubin
Collège universitaire de Saint-Boniface

MORIN, Rosario (1993) *Amour, médecine et vie*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 407 p.

Contrairement à ce que le titre et la couverture du livre de Rosario Morin pourraient laisser croire, *Amour, médecine et vie* n'est pas un roman d'amour en milieu hospitalier... Il s'agit en fait de l'ensemble des souvenirs de l'auteur qui, en vingt-quatre chapitres, nous fait partager les moments forts (et les moins forts) de sa vie de médecin de campagne passée en Saskatchewan jusqu'en 1976.

Les mémoires de Rosario Morin sont présentés non dans un ordre chronologique, mais comme une série d'anecdotes choisies au gré de sa mémoire vagabonde; «un autre fait mérite d'être raconté» devient un véritable *leitmotiv* à travers les pages. Chaque chapitre, titré, est basé sur le récit d'un souvenir, entrecoupé de passages au ton plutôt didactique. Selon les cas, c'est le médecin qui nous explique en détails l'évolution des méthodes opératoires; ou l'agriculteur qui nous initie à la culture des céréales ou à l'élevage du bétail; ou encore l'homme qui tient des propos pseudo-philosophiques sur... tout! Et ceci est assaisonné de beaucoup d'Histoire et d'un peu de morale.